



La Voix
du
Précieux Sang

REVUE PIEUSE

PATRONNÉE PAR

Sa Grandeur Mgr de St-Hyacinthe,

— ET —

PUBLIÉE CHAQUE MOIS

Par les Sœurs Adoratrices du
Précieux Sang,

ST-HYACINTHE, QUE.,
Canada.

Abonnement : \$1.00 par an



SOMMAIRE.

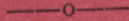
Mon Trésor (poésie) (S. M. B.).....	1
Le Sang du Fils de Dieu.....	2
Voici l'Agneau de Dieu.....	3
L'Enfant Jésus de Prague (LAURE CONAN).....	6
La vie n'est rien [L. C.].....	11
Grâce Insigne [V. S. J.].....	11
Un ami des pauvres [LAURE CONAN].....	16
Pensées.....	24
Récits bibliques [REV. P. BERTHE].....	25
Actions de grâces.....	29
Prêtres sollicités.....	30
Allons à Bethléem.....	31

APPROBATION DE L'ORDINAIRE.

NOUS félicitons Nos Chères Filles, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, de la belle œuvre qu'elles entreprennent, et Nous ne pouvons qu'encourager Notre Clergé et les fidèles de Notre diocèse à les seconder efficacement dans la sainte croisade qu'elles entreprennent pour la plus grande gloire du Sang de Jésus et le plus grand bien des âmes.

† L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

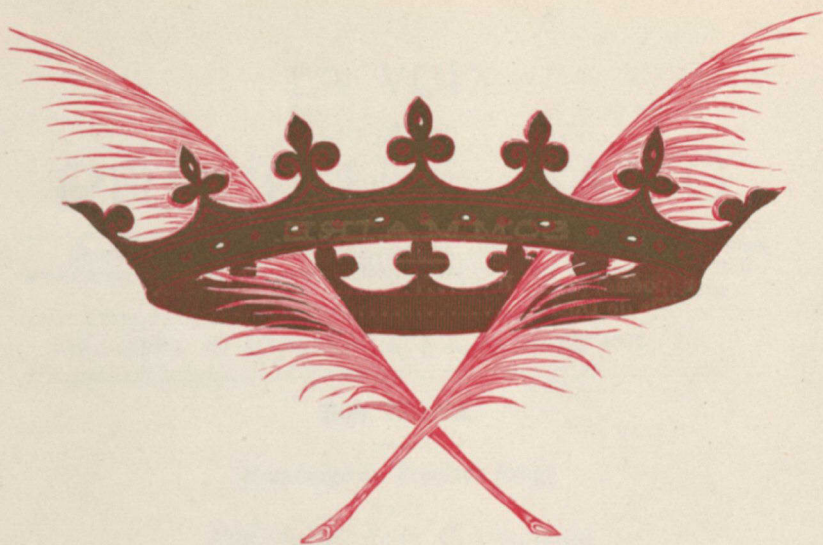
EVECHÉ DE ST-HYACINTHE, 16 Février 1894.
Fête de la Lance et des Clous de Notre Seigneur.



EN VENTE AU MONASTÈRE DU PRÉCIEUX SANG.

NOUVEAU MANUEL DU PRÉCIEUX SANG :—*Reliure de luxe* : \$2.00, \$2.50, \$3.00 ; *reliure commune* : 75c., \$1.00, \$1.35.

AVIS.—Les abonnés des mois de décembre et de janvier sont instamment priés de renouveler leur abonnement avant le 30 janvier. Les reçus sont expédiés dans le numéro du mois suivant.



Jésus :

*Aux amis de ton Sang,
De tes " Adoratrices,"
Donne le premier rang
Au séjour des délices ;
Dépose dans leurs mains
La palme de victoire
Et que leur front soit ceint
D'un reflet de ta gloire !*

Les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang.

LA VOIX
— DU —
PRÉCIEUX SANG

Ce n'est point par des choses corruptibles, comme l'or et l'argent, que vous avez été rachetés,mais par le Précieux Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ.
1 PET. I. 18.19

3ème ANNÉE. ST-HYACINTHE, QUÉ., JANVIER 1897. No 10.

MON TRESOR.

Hommage au Précieux Sang.

Pour la fête de la Circoncision
(1er Janvier)

Il est un bien que je désire,
Un trésor qui nous vient du ciel :
Je le célèbre sur ma lyre,
Et ma foi le cherche à l'autel.
Ah ! ce seul bien que je réclame,
Ce trésor, charme de mon cœur,
L'objet de la soif de mon âme,
C'est le Sang de mon Rédempteur !

Je l'ai choisi pour mon partage,
Je ne vis que de son amour :
Et l'aimer toujours davantage,
C'est mon rêve de chaque jour.
Oui, le seul bien que je réclame,
Mon seul trésor, mon seul bonheur,
L'objet de la soif de mon âme,
C'est le Sang de mon Rédempteur !

Chanter jour et nuit ses louanges,
L'adorer, voilà mon destin :

Que pourrais-je envier aux anges ?
 N'ai-je pas leur emploi divin ?
 Il n'est, ici-bas, pour mon âme,
 Nulle autre source de bonheur :
 Oui, le seul bien que je réclame,
 C'est le Sang de mon Rédempteur !

Quand l'épine du sacrifice
 Vient blesser mon cœur défaillant,
 Il est un céleste calice
 Qui m'offre son charme enivrant.
 Alors, qu'importé pour mon âme
 Ou l'allégresse ou la douleur ?
 Tout le bonheur que je réclame,
 C'est le Sang de mon Rédempteur !

Je m'en abreuve à chaque aurore,
 Sans jamais me désaltérer,
 Et le soir me surprend encore
 Près de l'autel à soupirer.
 Et dans ce désir qui m'enflamme,
 Je trouve mon plus doux bonheur . .
 O Jésus, fais croître en mon âme
 La soif de ton Sang Rédempteur !

S M. B.

LE SANG DU FILS DE DIEU

EN Jésus-Christ, il y a deux natures parfaites en une seule Personne : la nature divine et la nature humaine. Il n'y a en Jésus-Christ que la Personne divine, il n'y a pas de personnalité humaine. La nature humaine du Sauveur, son corps et son âme, appartiennent à la Personne divine.

Le sang fait partie essentielle du corps humain, il entretient sa vie ici-bas ; il en fut ainsi en Notre-Seigneur.

La dignité souveraine du corps de Jésus et de son sang vient de l'union à la Personne divine ; c'est le corps, le sang du Fils de Dieu, le sang appartenant inviolablement pour l'éternité à la Personne divine. De là le prix, la vertu, la valeur infinie de ce Sang divin : il réclame et réclamera toujours l'adoration profonde de toute créature, parce que depuis l'Incarnation il appartient et appartiendra à jamais au Verbe éternel, Fils de Dieu et auteur de tout être.

“ Au commencement, dit saint Jean, était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu . . Tout a été fait par lui et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui . . Et le Verbe s'est fait chair (et sang), et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du Père. plein de grâce et de vérité . . Et nous avons tous reçu de sa plénitude et grâce pour grâce. ” (Jean I)

Par l'effusion de son sang, versé pour effacer nos péchés, sa plénitude de grâce s'est répandue en nous : son sang nous a acquis la grâce véritable et nous a pleinement reconciliés avec Dieu, grâce et reconciliation que le sang des anciennes victimes ne pouvait que figurer et annoncer d'avance.

“ VOICI L'AGNEAU DE DIEU ”

I

Saint Jean, I, 36.

IA plus douce des brebis, une brebis d'une blancheur immaculée, porte dans son sein l'Agneau de Dieu, la Victime annoncée à la terre depuis quatre mille ans . . Les hôtelleries de Bethléem ne veulent point lui donner asile . . Comme les agneaux qui le figurèrent, l'Agneau divin doit naitre dans une étable !!!

O Mère de l'Agneau sans tache, où déposerez vous le Fils de l'Éternel ? . . Marie n'a d'autre volonté que celle du Père céleste. Le Fils de l'Éternel, l'Agneau de Dieu, Marie le dépose dans une crèche, sur un peu de paille dédaignée par les animaux, entre un bœuf et un âne !!!

Les anges chantent : " Gloire à Dieu ! . . Paix à la terre ! . . " Une nouvelle étoile se lève dans les cieux et annonce l'arrivée de l'Agneau divin . . Anges et astre convient les peuples à la recherche du Nouveau-Né . . et ils accourent : d'abord, les pauvres—ces bien-aimés de Dieu—représentés par les bergers d'Israël ; ensuite, les riches—ces aides de la Providence auprès des pauvres—représentés par les rois d'Orient . . Entrez, pauvres et riches ; entrez, bergers et rois ; entrez tous dans la misérable étable :

" Voici l'Agneau de Dieu ! "

II

Il est encore à Bethléem l'Agneau de la Brebis Immaculée, l'Agneau divin déposé sur la paille de l'étable, il y a dix-huit cents ans.

Nos églises sont d'autres Bethléem—*maison du pain*—où le Fils de l'Éternel se cache sous la plus humble apparence. C'est Noël toujours partout où il y a une hostie consacrée.

Sous son vêtement eucharistique, l'Agneau divin est plus caché à nos yeux qu'il ne l'était, dans la crèche, sous celui de notre humanité . . Mais, comme autrefois en Judée, les anges et l'étoile manifestent encore son auguste présence aux pauvres et aux riches : " Gloire à Dieu ! . . Paix aux hommes de bonne volonté, " car " Voici l'Agneau de Dieu, " chante, à l'autel, chaque matin, le prêtre—cet ange gardien de l'Eucharistie,—tandis que la lampe du sanctuaire—cette étoile qui

brille toujours au saint lieu—redit incessamment, dans son langage symbolique :

Venite adoremus !

Verbe fait chair, vie et lumière,
O Créateur ! O Dieu puissant !
Fils de la Vierge et Fils du Père,
Je t'adore dans un enfant !
O Jésus, reçois mes louanges
Et les chants émus de mon cœur :
Tu nous aimas plus que tes anges,
C'est trop, mon Dieu, trop de bonheur !

Oui, jusqu'à l'homme tu t'abaisses,
O mon Dieu, mon Emmanuel !
Tu veux l'accabler de tendresses,
Le rendre heureux avant le ciel.
Et la crèche et le tabernacle
Viennent le charmer tour à tour . . .
Ah ! pour moi, ton plus grand miracle,
Enfant divin, c'est ton amour !

Mais quelle paix remplit mon âme
Près du Sauveur qui nous est né !
Il me suffit : je le proclame,
En Lui Dieu nous a tout donné.
O Jésus, dans la pauvre étable
Tu me ravis par tes attraits . . .
Pouvais-tu naître plus aimable !
C'est trop, mon Dieu, trop de bienfaits !

Je te retrouve dans l'hostie,
Verbe Eternel, ô pain vivant !
Et, là, ton Sang devient ma vie,
Là, ta chair est mon aliment.

O Jésus, s'il faut, pour te plaire,
Porter la croix, pleurer, souffrir,
Je te suivrai jusqu'au Calvaire,
Toi qui viens naître pour mourir !

S. M. B.

La statue miraculeuse de l'Enfant Jésus

LA victoire de la Montagne Blanche avait affermi le trône des Hapsbourg et, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, Ferdinand II—couronné roi de Bohême—avait fondé à Prague plusieurs monastères de Carmes dont l'un sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire.

Tant que l'empereur résida à Prague, il pourvut généreusement aux besoins du monastère, mais, après son départ, les religieux tombèrent dans une extrême pauvreté. Ils étaient dans la plus profonde détresse, quand la pieuse princesse Polyxène de Lobskowitz vint offrir au prier une petite statue de l'enfant Jésus :

—Je vous apporte ce que j'ai de plus précieux au monde, lui dit-elle, vénérez, honorez cette statue de l'enfant Jésus et votre communauté ne manquera de rien.

La statue fut reçue avec un grand respect. On la plaça dans la chapelle du couvent. Chaque jour les religieux allaient présenter leurs hommages au divin enfant, et les paroles de la princesse ne tardèrent pas à se vérifier d'une manière admirable. Les secours les plus appropriés, les plus abondants, arrivèrent au monastère et cela se continuait sans interruption quand les religieux étaient fidèles à honorer le petit Jésus, mais quand leurs hommages s'alanguissaient l'enfant semblait fermer son cœur et sa main.

L'un des religieux de Notre-Dame de la Victoire, le Père Cyrille, avait une singulière tendresse pour l'enfant Sauveur. Ses paroles enflammaient les novices qui rivalisaient d'ardeur au service du doux petit maître.

Deux ans après l'arrivée de la statue au monastère, la guerre éclata en Bohême. Il fut jugé nécessaire de transférer le noviciat à Munich et l'enfant divin perdit ainsi ses plus affectionnés serviteurs. Les anxiétés, les alarmes de la guerre firent oublier aux religieux la dévotion à l'enfant Jésus. A partir de ce moment le malheur s'abattit sur le monastère, et après la capitulation de Prague, les Carmes durent chercher leur salut dans la fuite. Le couvent fut saccagé, l'église même ne fut pas respectée ; un soldat apercevant la statue de l'enfant Jésus s'en saisit, mais plein de mépris pour ce qu'il appelait un fétiche papiste, il la lança dans un tas de décombres derrière l'autel.

Quelques années plus tard, la paix se fit : les religieux revinrent à leur couvent, mais ce fut pour y endurer de rudes épreuves. Le monastère semblait voué au malheur et donnait au provincial de grandes inquiétudes.

La guerre menaçait de se rallumer, on parlait d'assiéger Prague et les religieux priaient avec ferveur pour obtenir la paix, quand le Père Cyrille demanda la permission de chercher la statue et de la replacer sur l'autel, disant qu'il avait la confiance que l'enfant Jésus les prendrait sous sa protection si l'on rétablissait son culte.

La permission fut accordée, la statue trouvée et, le jour même où on la replaça sur l'autel, le projet d'assiéger la ville fut abandonné.

Un jour que le Père Cyrille priait devant la chère statue, il entendit distinctement ces mots : Ayez pitié de moi et j'aurai pitié de vous. Restaurez mes mains et je vous rendrai la paix. Plus vous m'honorerez, plus je vous bénirai.

Un manteau enveloppait le corps de l'enfant et le Père Cyrille ne s'était pas aperçu que ses mains étaient mutilées.

Il se rendit aussitôt chez son supérieur et le pressa de les faire réparer. Le supérieur répondit que leur pauvreté ne lui permettait pas de faire cette dépense. Le Père Cyrille eut alors recours à la prière et, trois jours plus tard, il fut appelé au-

près d'un mourant qui lui donna cent florins pour l'autel de l'enfant Jésus.

Au lieu de faire réparer la statue, le prieur en acheta une autre qu'il trouvait beaucoup plus belle. Il la plaça sur l'autel, mais le jour même un massif candélabre qui était attaché au mur tomba dessus et la mit en pièces. Peu après, le prieur mourut. Son successeur désirait vivement faire restaurer la miraculeuse statue, mais l'état de ses finances ne le lui permettait point.

Le Père Cyrille eut encore recours à la prière et fut encore exaucé. Une dame se présenta au parloir et, sans se faire connaître, lui remit une somme considérable. Mais le supérieur ayant décidé qu'il fallait l'appliquer aux pressants besoins de la communauté, de nouvelles afflictions survinrent. Les troupeaux furent pris par l'ennemi, la peste éclata dans la ville et plusieurs religieux en moururent. Le prieur lui-même en fut atteint, mais après avoir fait vœu de travailler de toutes ses forces pour propager la dévotion à l'enfant Dieu il se rétablit.

Peu après, un étranger, qui passait dans la chapelle du couvent, remarqua que les mains de l'enfant Jésus étaient mutilées et offrit de les faire réparer à ses frais.

Dès lors, la dévotion à l'enfant Jésus fut solidement rétablie à Prague d'où elle se répandit en Hollande, en France, en Amérique et dans beaucoup d'autres pays.

Dans un simple article, il est impossible de donner une idée de toutes les œuvres grandes et saintes que cette dévotion a inspirées depuis trois siècles. Nous nous contenterons de rapporter quelques-unes des guérisons miraculeuses. Ces guérisons ont été si nombreuses que les fidèles de Prague appellent ordinairement l'enfant Jésus *le médecin céleste*.

La comtesse Labsteinsky, de la noble famille de Lobkowitz avait perdu l'ouïe et la parole, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Les médecins les plus éclairés avaient déclaré qu'il ne restait plus d'espoir ; la fin approchait rapide-

ment, et l'agonie avait commencé quand le comte Labsteinsky fit prier le Père Cyrille d'apporter la statue miraculeuse à sa femme mourante. Le religieux se rendit aussitôt à son désir, il présenta la statue à la comtesse qui la baisa avec ferveur. A la prière de son mari, il la plaça ensuite au chevet de l'agonisante et retourna à son monastère. Il venait à peine de partir, quand la comtesse recouvra tout à coup l'ouïe et la parole. Peu après, parfaitement guérie, elle partait avec son mari pour leur maison de campagne.

De remarquables guérisons ont été aussi opérées par la médaille de l'enfant Jésus de Prague. Le frère de l'un des religieux, homme d'une quarantaine d'années, était malade à Meaux, de la fièvre typhoïde. Si violent était son délire qu'il écumaient comme un forcené, frappant, mordant tous ceux qui l'approchaient. La garde malade eut l'inspiration d'attirer son attention sur une médaille de l'enfant Jésus attachée au rideau de son lit. Aussitôt, le malade devint très calme, très doux, la fièvre tomba et, à l'heure même, il entra en convalescence.

Mais en répandant sur tous d'abondantes faveurs, l'enfant Jésus a toujours manifesté une tendresse particulière pour les petits enfants que lui recommandent les mères chrétiennes.

Une femme de Prague, Mme Widner, avait un enfant de deux ans que la petite vérole avait rendu complètement aveugle. Après avoir essayé en vain tous les remèdes humains, elle recourut à l'enfant Jésus et demanda pour son petit aveugle une messe à son autel. Pendant que la mère assistait à cette messe, l'enfant resté sous la garde de sa petite sœur était assis dans son berceau et s'amusaient avec une grappe de raisins. La jeune gardienne remarqua tout à coup l'intelligente expression du regard de l'enfant et, suivant tous ses mouvements, elle constata que la vue venait de lui être rendue. Quand sa mère rentra, elle courut à elle, criant : Jean n'est plus aveugle, il est guéri. En effet, l'enfant voyait par-

faitement, et l'heureuse mère retourna à l'instant à l'église pour remercier le divin enfant qui avait exaucé sa prière.

Les enfants eux-mêmes reconnaissent dans l'enfant Dieu un ami, un protecteur. Ils l'invoquent dans leurs peines avec une foi vive. Une pauvre femme avait à la jambe un ulcère incurable qui la rendait tout à fait impotente et la faisait cruellement souffrir. Ses souffrances déchiraient le cœur de son fils, jeune gars de dix ans. Cet enfant avait un sou qu'on lui avait donné (c'était toute sa fortune. Avec ce sou, il acheta une image de l'enfant Jésus; sûr de guérir sa mère, il l'appliqua sur l'ulcère incurable, et sa foi fut à l'instant récompensée par un éclatant miracle.

Pour les pécheurs aussi, le divin enfant a fait de grands miracles, vérifiant ainsi sa miséricordieuse parole: Je ne suis point venu appeler les justes, mais les pécheurs. L'un de ces infortunés se présenta un jour à un prêtre, au confessionnal, en disant:

—Je ne sais vraiment pas pourquoi je suis ici. Je n'ai point de regret de mes péchés, ni de désir de mener une vie meilleure.

Après avoir vainement essayé de réveiller sa conscience, le prêtre lui dit:

—Allez devant la statue de l'enfant Jésus et dites-lui: Divin enfant, éclairez-moi.

Le pénitent obéit et à peine avait-il prononcé ces simples mots: Divin enfant, éclairez-moi, que les yeux de son âme s'ouvrirent. Pénétré de la plus vive contrition, il retourna au confessionnal, fit la confession la plus humble, la plus entière, et partit en louant et exaltant la miséricorde de l'enfant Jésus.

D'autres conversions n'ont pas été moins remarquables. De fait, tous ceux qui la pratiquent reconnaissent que la dévotion à sa sainte enfance est singulièrement agréable à notre divin Sauveur.

LAURE CONAN.

De l'*Irish Catholic*, de Dublin.

LA VIE N'EST RIEN

VOILÀ l'année 1896 bien près de sa fin. Elle vous a probablement apporté plus de peines que de joie. Les heures vous ont peut-être parfois semblé longues. Mais maintenant que vous en semble ? L'année n'a-t-elle pas passé comme l'éclair ? Les années futures passeront-elles moins vite ? Vraiment, quoiqu'il nous manque, c'est à se demander si c'est la peine de se trouver malheureux sur la terre ?

“ Je m'en vais, je suis emporté par une force inévitable, ” s'écriait le plus grand des orateurs.

C'est le cri de tous les humains. Mais notre inconséquence est merveilleuse. “ Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre, disait La Bruyère, et je médite ensuite sur ce qui pourrait me faire connaître qu'ils se feraient alors une plus grande affaire de leur établissement qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses. ”

L. C.

GRACE INSIGNE

UN grand événement, un événement à jamais mémorable, vient de nous manifester avec évidence combien Notre-Seigneur désire que son Sang rédempteur soit connu, loué, exalté.

La sainte Eglise, qui procède toujours avec tant de lenteur dans l'approbation des nouveaux instituts, a été inspirée d'accorder, à nos instantes prières, le vénérable décret approuvant définitivement nos règles et constitutions.

Le nouvel institut du Précieux Sang ne comptant encore que trente-cinq années d'existence, nous nous préparions plutôt à la patience qu'à l'action de grâce, quand la nouvelle de l'arrivée du décret nous fut officiellement communiquée par Sa Grandeur Monseigneur de Druzipara.

Nous cédon's au désir de présenter à nos lecteurs la traduction de cet important document.

DÉCRET

(Traduit du latin)

Les Religieuses Adoratrices du Très Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous la protection de Marie Immaculée, — dont la maison principale se trouve à Saint-Hyacinthe, en Canada, — ont obtenu, en 1889, que, pour une période de cinq ans et par mode d'essai, le Saint-Siège revêtit leurs Constitutions d'une première approbation. Ces cinq années heureusement écoulées, elles sollicitèrent, avec les plus vives instances, de la Sacré Congrégation de la Propagande, l'approbation définitive de ces mêmes Constitutions.

La Commission spéciale instituée par cette Sainte Congrégation, sous la présidence de l'Éminentissime et Révérendissime Père et Seigneur Cardinal Camille Mazella, pour l'approbation des Constitutions des nouveaux Instituts, a donc soumis à un nouvel et mûr examen les Constitutions susdites et, — vu particulièrement les lettres de recommandation des Ordinaires des diocèses où les dites religieuses sont établies, — les a jugées dignes d'être définitivement approuvées, en y insérant quelques changements signalés dans la copie ci-jointe.

Puis, en audience du 20 octobre 1896, l'Archevêque sous-signé de Larisse, secrétaire de cette Sacrée Congrégation, a soumis le jugement de la dite Commission à Notre Très Saint Père Léon XIII, Pape par la divine Providence: et, Sa Sainteté, ratifiant de tous points ce jugement, a daigné approuver d'une manière définitive les Constitutions susdites et a commandé d'en publier le présent Décret.

Donné à Rome, du Palais de la Sacrée Congrégation de la Propagande de la Foi, le 20^e jour d'octobre 1896

(L. + S.) (Signé) M. Card. LEDOCHOWSKI,

Préfet.

(Contresigné) A. Arch. de Larisse, Secrétaire.

Imprimatur,

— L. Z. EV. DE ST-HYACINTHE.

A l'occasion de cet événement, grand nombre de dignitaires ecclésiastiques et d'amis de la communauté nous ont adressé de cordiales félicitations : nous sommes heureuses de leur en exprimer notre vive gratitude.

Daignent ces amis de notre institut, et tous ceux qui s'intéressent à la diffusion du culte du Précieux Sang, nous aider à remercier Notre-Seigneur de la grâce insigne qui vient de nous être accordée.

Nous nous proposons de reproduire quelques-unes des lettres qui nous ont été adressées, en cette circonstance : nos lecteurs, comprenant mieux l'excellence du bienfait que nous avons reçu, en rendront grâce au Précieux Sang avec plus de ferveur.

La lettre suivante est du digne évêque qui a tant fait auprès du Saint-Siège pour obtenir l'approbation de nos constitutions. Elle est une réponse à la lettre de remerciements que nous nous étions hâtées d'adresser à Sa Grandeur.

Evêché de St-Hyacinthe, 3 Nov. 1896.

MA CHÈRE FILLE,

En procurant à votre cher Institut l'inestimable bienfait de l'approbation apostolique de ses constitutions, je n'ai fait que remplir un devoir imposé à tout évêque qui veut sincèrement le bien des âmes et la solidité de ses institutions diocésaines. Avec la Mère Fondatrice et ses bien-aimées filles des neuf sanctuaires élevés à l'honneur du Sang divin, je me réjouis de tout cœur du sceau sacré qui vient d'être conféré à votre communauté, et je suis tout reconnaissant au ciel du succès qu'il a bien voulu donner aux mesures prises en vue d'amener ce providentiel événement. Vos vénérés fondateurs, (1) qui vous aiment au ciel bien plus qu'ils ne vous ont aimées sur la terre, ont, il n'y a pas à en douter, mis la main à l'œuvre et ont obtenu de la divine bonté que la fondation de leur cœur fût assise sur des bases inébranlables. Qu'ils

(1) Monseigneur Jos LaRocque, deuxième évêque de St-Hyacinthe, et Mgr J. S. Raymond.

soient bénis et remerciés à jamais d'avoir appuyé leur belle et sainte œuvre sur le roc immuable de Pierre, contre lequel les tempêtes, quelque furieuses qu'elles soient, viennent se briser sans lui imprimer la moindre commotion. Vous êtes maintenant les filles du Saint-Siège : reposez vous avec calme et confiance dans les bras de notre divine mère, la Sainte Église, et appliquez-vous à devenir un de ses joyaux les plus brillants et les plus purs. C'est ce que je désire bien ardemment pour mon cher Institut du Précieux Sang.

Le vénérable Décret est daté du 20 octobre dernier ; il ne comporte que quelques modifications de peu d'importance et une clause qui rend vos constitutions à peu près inaltérables.

M'ouïssant pleinement à votre vive et pieuse allégresse, et vous bénissant de tout cœur, je demeure votre bien paternellement dévoué dans le Sang Divin,

+ L.-Z. Ev. de St-Hyacinthe.

Nous nous permettons de reproduire, comme hommage de gratitude à notre béni Père Fondateur, une poésie que nous présentâmes à Sa Grandeur quand Elle nous offrit la première édition de nos constitutions.

LE PAIN DE NOTRE PÈRE.

Père, depuis vingt ans tu pétris en silence,
 Quelquefois dans les pleurs, toujours dans l'espérance,
 Ce PAIN qui t'a coûté tant de nobles travaux.
 De ton cœur paternel c'est la substance pure,
 Et tu viens aujourd'hui le donner en pâture
 Aux brebis de tes trois troupeaux. *

Où, dans ce petit LIVRE aux pages inspirées
 Se cache l'aliment des âmes consacrées
 A la gloire du Sang divin !

(*) Nous ne comptons alors que trois maisons.

Dans cette loi d'amour sont leur force et leur vie,
 Le soutien de leurs pas vers la sainte patrie,
 Leur phare dans l'étroit chemin.

O Père, dans l'ardeur de notre faim pressante,
 Nous le dévorerons ce bon PAIX dont l'attente
 Nous a fait exhaler tant de vœux vers le Ciel.
 Plus doux qu'au cœur de Jean le livre du mystère,
 Il n'aura pas pour nous une saveur amère
 Après le goût trompeur du miel

Ah ! ce CODE béni renferme nos délices,
 Il peut nous demander labeurs et sacrifices :
 Son joug est un joug de douceur.
 Non, ce n'est pas la loi du Sinaï terrible,
 C'est l'appel de Jésus, suave, irrésistible,
 Père, qui passe par ton cœur.

Dans ce trésor sacré, tu nous livres ton âme :
 Ses lumières, ses vœux, ses vertus et sa flamme,
 Tout est là, sous nos yeux, fixé pour l'avenir.
 Quand tes enfants voudront écouter ta parole,
 Retrouver ton amour qui nourrit et console,
 Elles n'auront plus qu'à l'ouvrir.

Salut, cher Testament du plus aimant des Pères !
 Fruit de tant de soucis, de veilles, de prières,
 Héritage de son amour !
 Salut, PAIX pour la force et lait pour la faiblesse,
 Oui, nous vivrons de Toi, tu seras la richesse
 Et la gloire de ce séjour !

Le sceau du Sang divin te marque, ô petit LIVRE,
 C'est Toi qui nous diras comment il nous faut vivre,
 Priant près de l'autel, pleurant près de la Croix.

Place-toi sur nos cœurs, sur nos lèvres brûlantes
 Et, dans ce jour heureux, viens, en lettres sanglantes
 Graver en nous tes saintes lois !

Et, sois aussi l'écho d'une voix maternelle.
 Dis-nous ce *Sitio*, dont chaque mot révèle
 Les appels touchants de l'Époux.
 Enfin, LIVRE si cher, PAIX de notre humble vie,
 Viens, des mains de Joseph, viens, des mains de Marei,
 Dès aujourd'hui régner sur nous.

UN AMI DES PAUVRES

IL naquit en Portugal, vers la fin du XVe siècle et s'appelait Jean Cindad. Ses parents étaient de petite condition, mais ils avaient beaucoup de vertu et élevaient leur fils fort tendrement.

Cependant, à l'âge de dix ans, tourmenté par un étrange désir de sa perfection, l'enfant les abandonna. Cet abandon coûta la vie à sa mère. Après trois semaines d'attente, de recherches, la malheureuse femme mourut de douleur et son mari se fit franciscain.

Le petit Jean les avait quittés pour suivre un prêtre étranger qui lui avait éloquemment parlé de Dieu.

Le prêtre, qui se rendait à Madrid, prit soin de l'enfant pendant quelque temps, puis il lui dit qu'il ne pouvait l'emmener plus loin.

Le petit Portugais, se voyant abandonné, offrit ses faibles services à un gentilhomme espagnol.

Le gentilhomme l'éleva comme son fils.

Plus tard, reconnaissant en son protégé de grandes qualités, il lui offrit sa fille en mariage.

Jean Cindad avait alors vingt ans.

Il ignorait la volonté de Dieu sur lui ; il ne savait pas que cette admirable tendresse, qu'il portait en son cœur, de-

vait se dépenser tout entière auprès des misérables. Mais pour être souveraine dans un cœur humain, la charité réclame presque nécessairement sa virginité et, suivant sa vocation, obéissant à la grâce divine, Jean avait, dans le secret de son âme, fait vœu de chasteté.

La proposition de son maître le troubla; elle fut pour sa jeunesse une rude épreuve. Mais, résolu d'être, à tout prix, fidèle à Dieu, Jean s'arracha à la noble famille qui l'avait adopté, qui lui offrait la fortune, le bonheur, et s'engagea simple soldat.

O misère de l'homme, ô danger des exemples mauvais ! Ce chrétien, qui avait tout sacrifié, qui avait offert à Dieu le plus précieux des holocaustes — le sanglant holocauste du cœur — ne sut pas se garder de la contagion du vice et se laissa entraîner par ses compagnons corrompus.

Mais Dieu ne laissa pas croupir dans la fange un cœur qu'il avait fait si grand.

Pendant le siège de Fontarabie, Jean Cindad fut un jour chargé d'aller, avec un petit détachement, protéger un convoi de fourrages impatientement attendu. Le cheval, qu'on lui avait donné, venait d'être enlevé aux assiégés. A peine fut-il sorti du camp qu'il s'emporta et s'élança vers les rangs ennemis. Incapable de maîtriser sa monture, le jeune soldat préféra se jeter à terre plutôt que d'être fait prisonnier. La chute fut fort rude.

Ses compagnons n'osant le secourir, il resta étendu sans connaissance sur le sol.

Quand il revint à lui, une jeune femme baignait son visage d'eau fraîche. Elle lui dit ce qu'il devait faire pour guérir de ses blessures, et, avec une pitié ineffable, lui reprocha ses égarements, son ingratitude envers Dieu. Puis, lui indiquant la route qu'il lui fallait suivre pour regagner le camp, elle disparut. Et dans cette mystérieuse inconnue, si tendre, si compatissante, qui n'ignorait rien des secrets de sa vie, Jean crut reconnaître la très Sainte Vierge.

Il se releva converti, et après avoir obtenu son congé, se portant tout entier aux œuvres de miséricorde, il passa en Afrique pour s'y dévouer au soulagement des chrétiens qui y gémissaient dans l'esclavage. Mais, sur l'ordre de son confesseur, il revint bientôt en Europe où il devait faire fructifier le talent d'amour qu'il avait reçu.

A Gibraltar, un gentilhomme exilé, chargé d'une nombreuse famille et réduit à la plus amère indigence, implora son secours.

Jean répondit à sa confiance avec une générosité sans bornes. Il se chargea de cette famille infortunée et se dépensa en services de toutes sortes.

Pour gagner l'argent qu'il donnait, il s'était fait colporteur. Un jour qu'il cheminait, chargé d'une lourde balle, il rencontra un enfant misérablement vêtu. Remarquant qu'il marchait péniblement et qu'il était pieds nus, Jean l'accosta et le pria de se choisir une paire de sandales parmi celles qu'il avait à vendre.

L'enfant en essaya plusieurs. Toutes étaient trop longues ou trop larges et semblaient le blesser, quand il avait fait quelques pas.

Voyant cela, Jean pressa l'enfant de monter sur ses épaules, le fit asseoir sur son ballot et se remit en marche. Mais à mesure qu'il avançait, l'enfant qui lui avait paru si frêle, devenait plus lourd. Il faisait une chaleur écrasante. Le pauvre colporteur, qui n'en pouvait plus, apercevant une fontaine, dit à l'enfant :

—Je vous en prie, permettez que je vous dépose à l'ombre, pendant que j'irai boire à la fontaine que vous voyez là. Aussitôt que j'aurai bu, je reviendrai vous prendre.

Et, comme il le déposait sous un arbre, l'enfant devint merveilleusement beau. Souriant, il lui présenta une grenade ouverte, au milieu de laquelle il y avait une croix lumineuse.

—*Jean de Dieu*, dit-il, Grenade sera ta croix, et il disparut.

Tout pénétré de joie, Jean prit aussitôt la route de Grenade. Un enthousiasme sacré l'enflammait : il comprenait qu'une grande mission l'attendait à Grenade et s'y rendait, avec l'ardeur empressée, légère, heureuse, toute désintéressée des anges.

Quand il entra dans la ville, le plus grand prédicateur de l'Andalousie, Jean d'Avila, y prêchait.

Il suivit la foule qui allait l'entendre. Mais en écoutant le sermon, il fut tellement touché et conçu une douleur si véhémente de ses péchés, que, se jetant la face contre terre, il éclata en cris et en gémissements.

On le crut fou. On l'arracha de l'église pour le traîner à un hospice d'aliénés où on lui fit subir un traitement barbare. Heureux d'être humilié et de souffrir, Jean n'essaya pas de détromper ceux qui le prenaient pour un insensé.

Cependant le prédicateur voulut voir l'étranger qui avait causé le tumulte. Il se rendit à l'hôpital où l'infortuné, disait-on, était toujours dans un violent délire. Mais dans ses transports, dans ses explosions de douleur, le grand religieux ne tarda pas à reconnaître l'action extraordinaire de l'Esprit divin, " ce feu de la componction qui dévore le péché. " (1)

Le déclarant sage entre les sages, il fit sortir Jean de l'hôpital et devint son directeur, son ami.

Jean s'ouvrit à lui de ses projets. Sans argent, sans crédit, sans ressource aucune, il voulait pourtant secourir toutes ces misères humaines.

Jusque là, à Grenade, dans les établissements publics de charité, les malades, les infirmes, les aliénés, les indigents avaient été soignés par des mercenaires. Aussi dans la plupart de ces établissements de charité on spéculait sans honte sur la souffrance, sur la misère.

Jean avait résolu de porter remède à tous ces maux.

Le propriétaire ayant consenti à ne pas exiger caution du prix du loyer, il loua une maison dans un faubourg de

(1) Saint Jean Chrysostome.

Grenade et en ouvrit les portes toutes grandes aux malades et aux pauvres, qui ne tardèrent pas à accourir.

Jean se fit le serviteur de tous. A qui l'essuie pour l'amour de Jésus-Christ, la fétide sueur de l'humanité souffrante est plus vivifiante à respirer que les parfums que brûlent les anges. Aussi le saint poursuivit son œuvre, sans défaillir jamais.

Après avoir passé tout le jour à soigner ses malades et ses pauvres, il allait, chaque soir, vers neuf heures, quêter pour eux. Deux grandes marmites sous les bras, une hotte sur les épaules, il passait par les rues de Grenade, s'arrêtait à toutes les portes et criait : Faites le bien, faites le bien, pour l'amour de Dieu.

On l'accueillit d'abord avec des mépris, des moqueries. Mais le sillon que les saints tracent s'illumine bientôt sous leurs pas.

La curiosité ayant poussé certaines gens à suivre Jean, ils furent ravis des prodiges opérés par sa charité. Le touchant récit de ce qu'ils avaient vu ne tarda pas à se répandre.

On eut honte de laisser faire à un seul, ce que la ville entière aurait dû faire. Toutes les portes furent dès lors ouvertes à Jean de Dieu et quelques âmes d'élite se joignirent à lui pour l'aider dans son œuvre.

Un soir qu'il revenait tard de la ville, dit son vieux biographe, Jean de Loyac, il aperçut, à un carrefour, un pauvre qui gisait étendu, *portant sur sa figure la pâle et surprenante représentation de la mort*. Jean courut à lui, ému de compassion. Le pauvre ayant consenti à se laisser conduire à son hôpital, il l'y porta et, avant de le mettre au lit, voulut laver lui-même ses pieds souillés de poussière. Comme il allait les lui essuyer, il remarqua, tout à coup, que les pieds de ce pauvre étaient transpercés et, ayant levé les yeux sur son visage, il le vit si beau, si touchant, qu'il tomba en défaillance.

— Jean, mon serviteur fidèle, lui dit le Seigneur, revenez à vous. . C'est pour vous témoigner l'estime que je fais de vos

humbles actions, et du soin que vous prenez de ceux que j'ai rachetés par le Sang qui a coulé de mes plaies, que je vous traite de cette sorte ; vous ne rendez aucun bon office aux affligés, vous ne donnez aucun secours aux pauvres malades, vous ne faites pas un pas pour chercher ce qui leur est nécessaire, vous n'ouvrez pas la bouche et ne dites pas une parole pour exciter les hommes à prendre compassion de leurs misères, que je ne l'aie pour aussi agréable que si c'était à ma propre personne que ces services fussent rendus. Continuez et travaillez toujours avec ce même zèle, cette même ferveur et charité.

Ces paroles dites, la vision s'évanouit, mais l'hôpital demeura rempli d'une si grande lumière que les malades crurent que l'infirmerie brûlait.

Ceux qui étaient assez forts sortirent de leurs lits pour se sauver : les autres, épouvantés, croyant qu'ils allaient être réduits en cendres, se mirent tous à crier : Au feu ! au feu ! l'hôpital brûle.

Voyant cela, le saint éleva la voix et leur dit, pour les rassurer :

Mes chers enfants, ce n'est pas pour consumer vos corps, ni pour embraser l'hôpital, mais pour porter en vos âmes les flammes de la sainte charité, que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu lui-même visiter ce lieu, sous la figure d'un pauvre.

Treize ans furent ainsi employés à secourir toutes les misères.

Un jour, le feu éclata dans l'hôpital. Tous les efforts pour l'arrêter furent impuissants. Jean, qui accourt, entend les cris déchirants de ses malades. Il s'élançe seul au milieu des bâtiments embrasés, va prendre tour à tour chaque malade dans son lit, les porte tous en sûreté et, après avoir ainsi passé et repassé à travers les flammes, revient sans que le feu l'ait effleuré. L'Eglise fait mémoire de ce fait dans l'oraison de la messe du saint.

L'archevêque de Grenade lui avait fait une loi de porter le nom de Jean de Dieu, qu'il avait reçu du Seigneur lui-même. Il avait aussi désiré que le saint et ses compagnons prissent l'habit religieux.

Ainsi fut fondé l'ordre qui vivra éternellement du nom et des exemples de saint Jean de Dieu : et quand cet ordre fut solidement établi, la récompense du bienheureux ne se fit pas attendre.

“ La charité qui l'avait fait vivre allait aussi le faire mourir. ”

A force de prières, ses religieux, qui le voyaient épuisé, l'avaient décidé à garder le lit quelques jours, lorsqu'on vint lui dire que le fleuve Xenil, qui coule aux environs de Grenade, était débordé. Jean se représente tous les maux que l'inondation va causer : il oublie sa faiblesse, sa maladie, et court au rivage. Un homme qui s'était trop avancé dans l'eau était en grand péril. Le saint s'en aperçoit, il s'élançe à la nage tout vêtu, et ramène l'imprudent que le courant allait emporter.

Cet effort lui coûta la vie.

Rentré dans son hôpital, Jean, qui sentait la mort s'approcher, s'étendit sur son grabat. “ C'était un petit chariot d'osier, beaucoup trop court pour sa taille, qui lui avait été légué par un paralytique mort entre ses bras. ” On ne put jamais obtenir qu'il se laissât transporter sur un lit.

Mais, à la nouvelle de sa maladie, de grands personnages firent des démarches auprès de l'archevêque. Il fut décidé que le saint serait transféré de l'hôpital à une maison particulière où un air pur et les soins les plus éclairés lui étaient assurés.

Sur l'ordre écrit de l'archevêque, Jean se laissa enlever de son grabat. Mais lorsqu'il fallut sortir de l'hospice, les pauvres, les malades se pressèrent autour du brancard, sanglotant, criant qu'ils ne laisseraient point partir leur père.

Leurs cris attirèrent le peuple de Grenade dont Jean était adoré.

La foule grossissant de minute en minute, l'alcade dut appeler la force armée afin d'arracher le saint à ses pauvres et de le protéger contre la vénération du peuple.

Sous cette imposante escorte, l'humble religieux traversa une dernière fois les rues de Grenade, ces rues où si souvent il avait crié :

—Faites le bien, faites le bien pour l'amour de Dieu !

Arrivé à la maison qui lui était préparée, après s'être un peu reposé, il réunit tous ses religieux, leur recommanda fortement l'observance de leurs règles, leur demanda humblement pardon des scandales qu'il croyait avoir donnés. Ensuite il les bénit et les congédia. Puis, s'étant levé de son lit, il alla s'agenouiller devant un autel qu'on avait dressé à la hâte, suppliant les maîtres du logis de ne point troubler sa prière.

Ceux-ci se retirèrent et restèrent longtemps silencieux à la porte de la chambre. Plus d'une heure s'étant écoulée, ils commencèrent à appréhender la fatigue pour le malade.

Ils entrèrent donc doucement.

Jean de Dieu était toujours prosterné devant l'autel.

A leurs respectueux reproches, il ne répondit rien, et lorsqu'ils voulurent le relever, ils constatèrent qu'il était mort.

Comme saint Paul, le grand contemplatif du désert, Jean de Dieu était mort dans l'attitude de la prière.

LAURE CONAN.

Le vingt-et-un de ce mois, le diocèse de St-Hyacinthe célébrera les NOCES D'OR sacerdotales de Son Vénérable et bien-aimé Prélat, Monseigneur Louis-Zéphirin Moreau.

PENSÉES

Il faut un gouvernail d'autant plus fort qu'il y a plus de vent dans les voiles.

MME DE STAËL

* * *

Selon que nous tournons nos inclinations, ou nous serons des animaux bruts, ou nous serons des anges célestes.

BOSSET.

* * *

Toujours cette dérision lamentable : aimer de tout son cœur des êtres et des choses que chaque journée, chaque heure travaille à user, à décrépir, à emporter par morceaux, et, après avoir lutté, lutté avec angoisse pour retenir des parcelles de tout ce qui s'en va, passer à son tour.

LOTI.

* * *

Croire, c'est être assuré de la vérité absolue des paroles et des promesses de Dieu. C'est donc comprendre le sens véritable de tout ce qui nous séduit, et de tout ce qui nous déchire ; c'est savoir que, sur la terre, toutes ces choses portent des masques mensongers, que ce soient nos joies les plus pures et les plus enivrantes ou bien que ce soient nos plus cruelles douleurs.

MME CRAVEN.

* * *

Il y a de la grandeur à s'acquitter constamment des moindres devoirs.

FLÉCHIER.

* * *

Il faut porter la croix comme un trésor : c'est par elle que nous sommes rendus dignes de Dieu et conformes à son Fils.

FÉNELON.

RECITS BIBLIQUES. (1)

ABRAHAM

VIII

DESTRUCTION DE SODOME.

(Suite)

QU'PENDANT les deux messagers divins arrivèrent dans la ville maudite à la tombée de la nuit. En franchissant la porte, ils rencontrèrent Loth qui, non moins hospitalier que son oncle, se leva dès qu'il les aperçut, s'inclina jusqu'à terre et leur dit avec bienveillance :

“ Etrangers, daignez prendre gîte dans la maison de votre serviteur. Vous nettoierez vos pieds de la poussière du chemin, et demain vous continuerez votre route. ”

Ils déclarèrent vouloir passer la nuit sur la place publique, mais Loth fit tant d'instances qu'ils furent forcés d'entrer dans sa maison et de s'asseoir à sa table, où l'on servit des pains sans levain pour le repas du soir. Après s'être réconfortés, les deux étrangers se disposaient à prendre leur repos, quand on entendit un grand tumulte à la porte de la maison. Hommes, enfants, vieillards l'entouraient de leurs bandes nombreuses, appelant Loth à grands cris :

“ Où sont, disaient-ils, les étrangers que tu as introduits ce soir dans ta demeure ? Tu vas nous les livrer immédiatement. ”

Loth sortit de sa maison en prenant soin de fermer la porte derrière lui, et s'efforça par ses supplications de ramener ces furieux à la raison.

(1) Reproduction interdite, à moins d'une permission spéciale de l'auteur, le Rev. P. Berthe, rédemptoriste. On peut se procurer, au prix de 3 fr. *franco*, la collection des 25 Récits bibliques, en s'adressant au Rev. P. Directeur de *La Sainte Famille*, à ANTONY (Seine) France.

“ Frères, disait-il, je vous en conjure, ne commettez pas un pareil forfait. N'outragez point des hommes que j'ai reçus sous mon toit, et qui doivent s'y croire en sûreté. ”

Mais ces remontrances ne faisaient qu'accroître l'exaspération des Sodomites. “ Laisse-nous, vociféraient-ils avec rage, tu n'es qu'un étranger parmi nous : n'essaie point de nous parler en juge, ou il t'arrivera plus mal encore qu'à tes hôtes. ”

Alors se jetant sur Loth avec violence, ils allaient se livrer aux plus grands excès et briser les portes de la maison, lorsque celles-ci s'entr'ouvrirent d'elles-mêmes : les deux étrangers prirent Loth par la main, l'attirèrent à l'intérieur de sa demeure, et en refermèrent soigneusement l'entrée. Puis, ils frappèrent de cécité les criminels qui hurlaient au dehors, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, de sorte que, errant dans les ténèbres, ils ne savaient plus où se diriger pour exécuter leur infâme complot. Alors, les deux anges annoncèrent à Loth la terrible mission dont ils étaient chargés :

“ Les crimes de Sodome, lui dirent-ils, crient vengeance devant le Seigneur. C'est lui qui nous envoie pour détruire cette ville et ensevelir tous les coupables sous ses ruines. Si donc tu veux sauver quelqu'un des tiens, tes fils, tes filles, tes gendres, ou d'autres membres de ta famille, emmène-les bien vite hors de la cité maudite. ”

Loth, était sur le point de marier ses filles. Il courut précipitamment chez ses futurs gendres, fit des efforts inouïs pour les déterminer à quitter Sodome, parce que Jéhovah allait la détruire. Mais ils le prirent pour un homme qui voulait s'amuser à leurs dépens. A la pointe du jour, les anges pressèrent Loth de quitter la ville au plus vite.

“ Lève-toi, lui dirent-ils, emmène ta femme et tes filles, si vous ne voulez être ensevelis tous ensemble sous les débris de la cité. ”

Comme il hésitait encore, les anges le prirent par la main, ainsi que sa femme et ses deux filles, et les entraînent hors

de la ville, car le Seigneur avait résolu de les épargner. Arrivés dans la campagne, ils dirent aux fugitifs: " Ne pensez qu'à sauver votre vie, ne regardez point derrière vous, ne vous arrêtez point dans le pays d'alentour, mais gagnez bien vite la montagne, si vous voulez échapper à la mort. "

Tremblant, éperdu, Loth pouvait à peine se mouvoir.

" Seigneur, dit-il à l'ange, puisque votre serviteur a trouvé grâce devant vous et que dans votre miséricorde vous daignez épargner ma vie, daignez m'accorder une nouvelle faveur. Je ne pourrai gagner la montagne, et je crains de tomber ici sous le coup des vengeances divines. Permettez-moi de me réfugier dans cette petite ville de Bala, qu'il m'est facile d'atteindre. Ce n'est qu'un bourg sans importance, épargnez-le pour me servir d'abri.

— J'accorde cette grâce à ta prière, répondit l'ange. Je ne détruirai pas la ville dont tu viens de me parler. Cours bien vite t'y réfugier, car je ne puis agir avant que tu ne sois à couvert. "

Depuis ce temps, Bala prit le nom de Ségor, c'est-à-dire la petite, parce que Loth avait fait valoir pour la sauver le petit nombre de ses habitants.

Le soleil se levait sur la terre quand Loth entra dans Ségor. En ce moment, au bruit du tonnerre, à la lueur sinistre des éclairs qui sillonnaient les nues, Jehovah fit descendre sur Sodome et Gomorre une pluie de soufre et de feu. La terre se prit à trembler, les puits de bitume qui couvraient le sol de la vallée de Siddim s'enflammèrent au feu du ciel, la riante vallée disparut elle-même sous les eaux du lac Salé, pendant que les habitants de la Pentapole, abîmés dans les flammes vengeresses, disparaissaient sous les ruines des cités maudites.

Au bruit formidable que produisit l'affreux cataclysme, la femme de Loth ne put réprimer un désir curieux et se retourna, malgré l'ordre du Seigneur, vers le théâtre de l'incendie. Une fumée de soufre la suffoqua aussitôt, et son cadavre, pétrifié, ressembla bientôt, grâce aux exhalaisons du lac, à une véritable statue de sel.

En ce moment, Abraham, qui s'était levé de grand matin, s'acheminait vers l'endroit où, la veille, il s'était entretenu avec le Seigneur. Bientôt il leva les yeux sur Sodome et Gomorrhe et les régions circonvoisines, mais il n'aperçut qu'un immense nuage de cendres enflammées qui s'élevait de la terre, comme la fumée d'une fournaise. Dans son extrême douleur, ce lui fut une consolation d'apprendre que, par respect pour son serviteur Abraham, Jéhovah avait préservé Loth et sa famille de l'horrible embrasement dans lequel avaient péri les habitants de Sodome et Gomorrhe.

Plus tard, quand il visita ces parages désolés, il reconnut partout les traces indélébiles de la vengeance de Dieu. En vain ses yeux cherchèrent-ils la belle vallée des acacias : elle dormait au fond du lac qui l'avait recouverte de ses eaux noires et épaisses. Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm, avec leurs temples, leurs palais, leurs maisons, n'étaient plus que des monceaux de cendres ou de pierres calcinées. Toute trace de végétation avait disparu de ces lieux enchantés. On n'entendait ni la voix de l'homme, ni le chant de l'oiseau. Le lac aux eaux stagnantes, entouré de ses montagnes dénudées et noircies, ressemblait à un vaste cercueil, au-dessus duquel planait la mort (1).

RÉV. P. BERTHE.

(A continuer)

(1) Le lac de sel s'appellera désormais la mer Morte pour marquer à tous que la vie n'habitera plus jamais ni son sein, ni ses rivages. Quarante siècles après la catastrophe, le voyageur désolé ne traversera point ce sombre pays de la mort sans se rappeler avec effroi les terribles justices de Dieu. La conflagration de Sodome fera penser au déluge de feu qui embrasera le monde au dernier jour.

ACTIONS DE GRACES

AU PRÉCIEUX SANG.— “ Mme T. N. est en voie de parfaite guérison. Le médecin dit que, dans le cas de cette personne, il est rare qu'il en revienne une sur mille. ”

* * *

“ Je suis heureuse de vous annoncer que Madame M., qui devait subir une opération, est maintenant parfaitement rétablie, contre les prévisions des quatre médecins qui l'ont opérée. Honneur et gloire au Précieux Sang ! ”

* * *

“ Vous voudrez bien remercier le Sang précieux de Notre-Seigneur pour des grâces extraordinaires obtenues depuis peu, par son intercession, sur promesse de s'abonner à LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG. ”

* * *

“ Quand je vous ai écrit, je me trouvais dans un besoin pressant et immédiat. J'ai été assistée sans délai. Reconnaissance au Précieux Sang ! ”

* * *

“ Amour et reconnaissance au Très Précieux Sang de Jésus et à Notre-Dame du Saint Rosaire pour la conversion d'un pécheur. ”

* * *

“ Il y a quelques mois, je recommandais mon mari aux prières qui se font en l'honneur du Précieux Sang. Lui, qui m'était si dur, est tout-à-fait changé maintenant. Aidez-moi à remercier le Précieux Sang. ”

* * *

“ Mon mari me causait beaucoup de chagrin par son injuste défiance envers moi. Il a reconnu ses torts, et nos affaires matérielles ont pu être arrangées d'une manière satisfaisante. ”

* * *

“ Le 21 septembre dernier, je me suis cassé le bras et démis le coude en tombant. Plusieurs médecins jugeant l'am-

putation nécessaire, je m'étais résignée. Mais ma maîtresse de pension promit qu'elle m'abonnerait à LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG si je guérissais sans amputation. Depuis ce moment, j'ai pris beaucoup de mieux, et les médecins espèrent que je ne resterai pas infirme."

PRIÈRES SOLLICITEES

Pour que l'année 1897 voie la réalisation des désirs de Sa Sainteté Léon XIII, pour la réunion des églises séparées et le bonheur des peuples.

Pour que cette même année soit remplie de bénédictions spéciales pour les amis et bienfaiteurs de l'Institut, ainsi que pour tous les lecteurs de LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG.

Pour que tous ceux qui souffrent de quelque infirmité spirituelle ou physique—et, en particulier, ceux spécialement recommandés—aient le bonheur d'expérimenter que le Sang de Jésus est un baume pour toutes les douleurs de l'âme, un remède pour celles du corps, un médiateur efficace dans tous les cas où il est fervemment invoqué.

PRIONS POUR LES DÉFUNTS, spécialement pour : MM. LAMBERT SARAZIN, décédé à St-Hyacinthe ; DENIS MAGUIRE, à St-Jean d'Iberville ; LABELLE LEMAY, à Otter River ; AIMÉ BROUILLARD, à St-Marcel ; J. BTE PETIT, à Biddeford ; JOS COUURE, à la Longue Pointe ; ANTOINE FILION, à Laprairie ; Hon. J. B. GUVREMENT, à Sorel ; OLIVIER DUCUAY, à St-François du Lac ; EMILE LANGLAIS, à St-Philippe de Néri ; TOUSSAINT SICOTTE, à Boucherville ; M. et Mme ANTOINE VALLÉE, à Somerset ; pour Mme ONÉSIME BOUTCHER, décédée à Maskinongé ; Mme Vve DAVID TÉTREULT-AMIOT, à St-Antoine de Richelieu ; Mme EUDOXIE ROBERGE-GINGRAS, à St-Nicolas ; Mme A. JOHNSON, à Sorel ; Mme E. M. HAYWARD, à Montréal ; Mme ALPHONSE DUBUC, à Winooski ; Mme LUDGER BEAUVAIS, à Laprairie ; Mme RAPHAEL ROUSSEAU, à Salem, Mass. ; Mme DR OCTAVE COUURE, à Montréal ; Mme ISAAC GOUTER, à St-Liboire ; Mme JOS LAVOIE, aux Trois-Pistoles ; Melle GEORGIANNA MERCIER, à Québec ; Melle MARIE MORSEAU, à St-Philippe de Néri ; Melle EMÉLIA LEFEBVRE, à Central Falls ; Melle JOSÉPHINE KÉROACK, à Montmagny ; pour MGR CHARLES-ÉDOUARD POIRÉ, à Ste-Anne de la Pocatière ; M. L. L. DÉSAILLIERS, à Montréal ; et tous les abonnés décédés durant le mois de Décembre.

A toutes ces fins, et pour toutes ces personnes, disons, matin et soir :

Nous vous en supplions, Seigneur, secourez vos serviteurs que vous avez rachetés par votre Sang précieux.

100 jours d'incl. pour les confrères du P. S.

Jésus, Marie, Joseph, éclairez-nous, secourez-nous, sauvez-nous. Ainsi soit-il. *200 jours d'incl. une fois par jour.*

LÉON XIII, 20 juin 1892.

niers moments, Jésus, Marie et Joseph sont venus me visiter et m'ont dit : « Pendant votre vie, vous nous avez reçus, en la personne de trois pauvres, dans votre maison ; nous venons vous chercher et vous conduire dans la nôtre » : et je suis en Paradis (*Patruil. canon. compl. t. VII.*)

INDULGENCES DE CETTE PRATIQUE: Pie VII n'a pas voulu qu'un acte de charité si excellent ne fût très spécialement encouragé : c'est pourquoi il y attacha les indulgences suivantes : 1. *Sept ans et sept quarantaines*, le jour où, d'un cœur contrit, ils pratiqueront cette œuvre en l'honneur de la Sainte Famille ; 2. *Indulgence plénière* le même jour, pourvu qu'ils se confessent, communient et prient selon les intentions du Souverain Pontife ; 3. *Cent jours*, aux membres de la famille et même aux domestiques de la maison où s'exerce cette charité, s'ils contribuent à cette œuvre sainte par leurs services personnels, ou même par leur seule présence (*Réscrip. de la S. Congrégation des Indulgences du 13 juin 1815.*)

Bien recevoir les pauvres, en l'honneur de la Sainte Famille, c'est bien recevoir la Sainte Famille elle-même et mériter d'en être bien reçu au ciel.

ALLONS A BERTHÉLÉM.

Prière à Jésus-Enfant.

Je vous adore, ô Verbe incarné, vrai Fils de Dieu de toute éternité et vrai Fils de la Vierge Marie dans la plénitude des temps. En adorant votre personne divine et l'humanité qui lui est unie, je me sens porté à vénérer la pauvre crèche qui vous accueillit enfant, et qui fut véritablement le premier trône de votre amour. Puissiez-vous me prosterner devant elle avec la simplicité des bergers, la foi de Joseph, la charité de Marie ! Bien plus, puissiez-vous vénérer ce précieux monument de notre salut avec cette esprit de pauvreté, de mortification, d'humilité, qui vous fit choisir, quoique maître du ciel et de la terre, une crèche pour lieu de repos de vos pauvres membres ! O Seigneur, qui, tout petit enfant, daignâtes vous reposer dans cette crèche sacrée, repandez dans mon cœur un peu de cette joie que durent exciter la vue de votre enfance aimable et les merveilles qui accompagnèrent votre naissance. Enfin, par la vertu de cette naissance, donnez à tous, je vous en conjure, la paix avec la bonne volonté, et rendez, au nom du genre humain entier, toute action de grâces et toute gloire au Père et au Saint-Esprit, avec lesquels vous

bles un seul Dieu et vivez et régnerez dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

100 jours d'ind. *Pie IX, 1er octobre 1861.*

*Prière offerte à l'Enfant-Jésus, récitée sur la
Sainteierge au sein de P. Cipello, Curier
indianisé, à Prague.*

O Enfant Jésus, j'ai recourus à vous. Je vous en prie, par votre Sainte-Mère, assistez-moi dans cette nécessité (*ici l'on expose l'objet de sa demande*), car je crois fermement que votre Divinité peut me secourir. J'espère avec confiance obtenir votre sainte grâce. Je vous aime de tout mon cœur et de toutes les forces de mon âme. Je me repens sincèrement de mes péchés, et je vous supplie, ô bon Jésus, de me donner la force d'en triompher. Je prends la résolution de ne plus jamais vous offenser ; et je viens m'offrir à vous, dans la disposition de tout souffrir plutôt que de vous déplaire. Désormais, je veux vous servir avec fidélité. Pour l'amour de vous, ô divin Enfant, j'aimerais non proclamer comme moi-même, Enfant plein de puissance, ô Jésus, je vous en conjure de nouveau, assistez-moi dans cette cir-

constance *faumencis* faites moi la grâce de vous posséder éternellement avec Marie et Joseph, et de vous adorer avec les saints anges de la cour céleste. Ainsi soit-il.

Le divin Petit-Roi — on l'*Enfant Jésus miraculeux de Prague* — accorde des faveurs signalées à ceux qui l'invoquent, *notamment dans les causes désespérées*. Il ne sait rien refuser aux jeunes gens, surtout pour la réussite dans les examens et bachelariats.

Il se publie à *Dinant, près Belford, (France)* une revue pieuse, sous le titre *Annales de l'Enfant Jésus de Prague*. Pour l'Amérique, le prix de l'abonnement est de 60 cts.

POUR L'AMOUR DE JÉSUS, MARIE, JOSEPH

Saint Vincent Ferrer rapporte qu'un marchand de Valence, en Espagne, avait comme unique amie, le jour de Noël, d'invoquer à sa table un vieillard et une femme avec son petit enfant. C'était en l'honneur de Jésus, de Marie et de Joseph. Après sa mort, le bon marchand apparut à un de ses amis qui pria pour lui. « Ne prie pas pour moi, lui dit-il ; dans mes der-

Une abondante moisson spirituelle offerte aux abonnés et aux zélateurs de " La Voix du Précieux Sang ".

1. Toute personne qui envoie le montant de son abonnement ou de son réabonnement [\$1.00 par année] à " La Voix du Précieux Sang "—édition française ou anglaise—ou qui, ne pouvant s'abonner elle-même, nous envoie le nom et l'adresse d'un nouvel abonné, avec le montant de son abonnement, a droit, pendant un an, aux avantages suivants :

Une intention générale dans toutes les prières et pénitences de la communauté ; une part spéciale dans 600 messes entendues, 500 communions, 20,000 chemins de la croix, autant de chapelets, 500 heures réparatrices de minuit. De plus, nous recommanderons aux prières, à la réunion mensuelle des membres de l'archiconfrérie du Précieux Sang, et dans le journal ceux des parents de nos abonnés et zélateurs qui mourraient pendant l'année. Ces mêmes défunts participeront aussi au service que nous faisons chanter, le 3 novembre, pour nos bienfaiteurs trépassés.

2. Si l'on désirait associer une personne défunte à tous les avantages sus-énumérés, on n'aurait qu'à expédier un second abonnement,—c'est-à-dire le nom, etc., d'un nouvel abonné—ou à offrir à Dieu, en faveur de la personne décédée, les avantages auxquels on a droit par son propre abonnement ou son réabonnement.

3. Un pieux souvenir sera envoyé à chaque nouvel abonné, ainsi qu'à chaque zéléteur.

Que la bénédiction du Très Précieux Sang de Jésus crucifié repose sur tous ceux qui nous sont dévoués ; qu'elle protège leur famille, leurs entreprises, et les préserve de tout malheur de l'âme et du corps.

1.—N. B.—Tous les envois et demandes doivent être adressés comme suit : " LA VOIX DU PRÉCIEUX SANG ", St-HYACINTHE, P. Q. (Canada.)

Les personnes qui se plaignent d'erreurs dans leurs comptes sont priées de se rappeler que nous ne répondons que des envois ainsi adressés.

2.—L'abonnement à cette revue mensuelle est toujours daté du jour où l'on s'abonne.

PRIMES EXTRAORDINAIRES.

1.—Toute personne qui, pendant ce mois, nous enverra le montant de deux abonnements nouveaux, recevra, à son choix, ou un pieux livret ou une "COURONNE" dite de la BONNE MORT", ou une IMAGE DE JÉSUS EN CROIX.

2. - De plus, tous les abonnés des mois de décembre et de janvier qui renouvelleront leur abonnement avant le 15 janvier recevront une prime avec leur reçu.

3.—Aux personnes qui se feraient zélatrices de cette œuvre, en envoyant les noms d'au moins 5 abonnés, même y compris le montant de leur abonnement (\$1.00 par an), nous expédierons un MANUEL DU PRÉCIEUX SANG.